

Dimanche « Rogate » - Priez
8 mai 1994
Heidelberg

Toi, Seigneur
Tu es d'éternité à éternité
Psaume 22

Prédication

Gérard Siegwalt

Rogate – prier. C'est le nom et l'invitation de ce dimanche. C'est la raison pour laquelle le psaume 22 nous est proposé.

Nous le connaissons à partir de l'histoire de la passion de Jésus. Celle-ci a été interprétée, à côté d'autres textes de l'Ancien Testament, à partir de ce psaume. Nous en connaissons surtout les premiers mots. Il est écrit, chez Matthieu et chez Marc, que Jésus les a priés à la croix. Ailleurs aussi dans le Nouveau Testament, il y a des échos à ce psaume 22, surtout concernant les derniers versets où il est fait mention du règne de Dieu qui s'étend sur tous les peuples, toutes les générations et même sur tous les morts. Comment ne pas penser à l'hymne de Philippiens 2 où il est écrit au sujet de Jésus : « C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé, [...] afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre ». Avec cela, le thème de l'Ascension du Christ affleure déjà où il s'agit de l'élévation de celui qui a été abaissé. Ainsi, on peut interpréter ce psaume avec le Nouveau Testament, d'un côté en référence de la souffrance et la mort de Jésus, d'un autre côté en référence à sa résurrection et de son élévation. C'est l'interprétation christique de notre psaume.

Mais cette interprétation, nous la mettons en arrière-plan aujourd'hui, parce que, surtout en ce dimanche « Rogate », le dernier avant l'Ascension du Christ, les premiers mots : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », reçoivent un sens très clair comme prière de la communauté chrétienne. L'Ascension du Christ est un départ définitif de ce monde. Il n'est à présent plus visible. Certes, il a promis aux siens : « Je ne vous laisserai pas orphelins... Je vous enverrai aussi le Paraclet, le Saint Esprit ». Mais dans chaque vie chrétienne, il y a toujours à nouveau l'expérience du délaissement de Dieu, parce que nous ne pouvons nous donner nous-mêmes le Saint Esprit ; il doit être donné.

Dans notre psaume, *avant* toute transposition sur le Christ lui-même et, ensuite, sur sa communauté, sur les chrétiens, il s'agit de la prière d'un juif, c'est-à-dire d'abord *d'une personne et d'un vécu humain*.

C'est un vécu de détresse extrême. Celle-ci est, nous allons tout de suite l'entendre, une détresse particulière, comme l'est chaque détresse. Mais elle a, en même temps, quelque chose de très typique. Le destin de ce psalmiste est certainement un destin unique mais dans ce destin unique apparaissent les traits caractéristiques de beaucoup de destins uniques. C'est la raison pour laquelle il est juste de nous représenter des vécus concrets de grande détresse : vécus de maladie chez nous et chez d'autres, de détresse de guerre avec tout ce qui s'en suit (nous ne voulons pas passer sous silence les images de la Bosnie, du Rwanda et de beaucoup d'autres pays, ni les images de la famine ici et là), le vécu du chômage et de tant d'autres détresses extérieures. Mais nous voulons aussi penser à tant de détresses intérieures, liées à

ces détresses extérieures ou qui peuvent être indépendantes d'elles, comme la solitude, la perte de sens, la culpabilité, des peurs de toutes sortes.

La détresse du psalmiste est décrite : (v. 15 et 16) « Comme l'eau je m'écoule ; tous mes membres se disloquent. Mon cœur est pareil à la cire, il fond dans mes entrailles. Ma vigueur est devenue sèche comme un tesson, ma langue me colle aux mâchoires. Tu me déposes dans la poussière de la mort. » L'état de ce priant est tel qu'on doit compter avec la fin certaine, de telle sorte qu'on se met déjà à se partager son héritage : (v. 18-19) « Je peux compter tous mes os ; les gens me voient, ils me regardent. Ils se partagent mes vêtements et tirent au sort mes habits. » Le priant est à la fin. C'est un homme très malade. Dans sa forte fièvre, il se voit pour ainsi dire « s'écouler » et il sent la mort venir le saisir.

C'est cela le vécu. Et cette expérience est « travaillée » par le priant, perlaboré. C'est cela, le sens du psaume. C'est une perlaboration priante d'une expérience humaine de détresse extrême. Cette perlaboration se fait en trois phases.

Première phase : Le priant dramatise son vécu et se le rend à lui-même plus conscient. Il le rend exprimable. Nous ne parlerons pas encore de prière mais de perception et de nomination. Celui qui trouve cela trop psychologique ou de premier degré, on peut lui demander : n'y a-t-il pas un parvis avant le sanctuaire ? Comment devrait-on arriver au but sans faire le chemin qui y conduit ? Y a-t-il une manière de prier qui n'a pas dans sa visée la réalité vécue, devenue consciente et nommée ? Ne serait-ce pas autrement une prière étrangère à la réalité, dans un non-lieu qui nous laisserait seuls avec nous-mêmes ?

Le priant donne à ce qui l'envahit de l'extérieur et de l'intérieur, des *noms d'animaux* : (v. 13-14) « Des nombreux taureaux me cernent, des buffles m'encerclent. Ils ouvrent la gueule contre moi, ces lions déchirants et rugissants. » Il parle aussi de *personnes méchantes* : (v. 17) « Des chiens (ce sont des personnes) me cernent. Une bande de malfaiteurs m'entourent. » Les bêtes envahissantes sont alors des personnes envahissantes, qui se comportent comme des animaux ou qui sont ressentis comme tels. Il s'agit d'*ennemis* qui mettent fondamentalement en danger son humanité : (v. 7) « Mais moi je suis un ver et non plus un homme, injurié par les gens, rejeté par le peuple. »

Beaucoup de chrétiens ont de la peine avec les psaumes dirigés contre des ennemis et nous avons ici, en plein milieu du psaume 22, un tel passage. On oppose à ces psaumes le commandement d'aimer ses ennemis. Mais comment pourrions-nous apprendre à aimer ces ennemis, *en* nous et *autour* de nous, si nous les repoussons ? les refoulons ? Nous n'aimons certainement pas le refoulé et il ne *nous* aime pas non plus, mais il nous est hostile et il travaille à notre destruction. Les ennemis doivent être conscientisés et nommés. Seulement ainsi pouvons-nous apprendre à vivre avec eux et à ne pas devenir leurs victimes. Seulement ainsi, quand le temps est venu, l'image d'un ennemi peut se transformer en visage d'un prochain.

Entendons-nous bien : si le priant du psaume donne des noms d'animaux aux forces et aux personnes qui l'assaillent, ce n'est probablement pas pour jeter ces noms à la tête des personnes concernées, – en tout cas pas s'il s'agit de personnes en dehors de lui. La polémique, pour être aidante, doit respecter l'adversaire. C'est-à-dire que, dans tous les cas, les noms d'animaux ont leur lieu tout d'abord en ce lieu que Luther appelle *la petite chambre*. À cette petite chambre n'appartient pas seulement la prière à Dieu, mais aussi le fait de s'exprimer devant Dieu, que ce soit dans la cure d'âme ou dans la psychothérapie. Seulement ainsi, la parole directement adressée à la personne concernée est purifiée et peut devenir bénéfique, s'il est encore nécessaire de la dire.

« La détresse apprend à prier » dit un dicton. Est-ce juste ? Le psalmiste ne prie pas encore mais il élimine des freins à la prière. Un de ces freins est le refoulement de ce qu'on vit. Un autre frein – dans lequel le refoulé prend la parole de manière explosive – est de devenir soi-même comme une bête sauvage, quelqu'un qui peut se battre uniquement dans la rage et dans la haine et qui, à cause de son vécu, n'est pas encore capable de parler. Si nous voulons nous laisser préparer à la prière dans un monde où il ne manque pas de détresses, nous ne pouvons sauter par dessus la première phase de perlaboration de la détresse extrême. Cette phase est de reconnaître et de nommer la détresse.

Deuxième phase : le psalmiste interprète son vécu de détresse profonde à partir de Dieu. Il dit que sa détresse est d'être délaissé par Dieu. Dans cette détresse, dans laquelle l'envahissent les puissances animales, Dieu lui-même n'est pas là, il est loin. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

« Mon Dieu », dit le psalmiste. Étrangement, il ne doute pas de Dieu. Est-ce l'indice qu'il est consciemment dans une tradition de foi qui le porte même dans sa détresse ? Certainement : (v. 5/11) « Nos pères comptaient sur toi ; ils comptaient sur toi et tu les libérais... Dès la sortie du sein, je fus remis à toi ; dès le ventre de ma mère, mon Dieu, c'est toi. »

Mais d'autres personnes aussi, qui n'ont pas de passé de foi, découvrent soudainement dans leur détresse le mot « *primal* » Dieu. « S'il y avait un Dieu... », disent-ils, en partie comme reproche et en partie comme imploration. Le mot Dieu, aujourd'hui, entre à nouveau dans la conscience collective. Mais il a quelque chose d'ambivalent : pour les uns, Dieu est derrière, dans le passé et ils cherchent à le raviver, avec d'une part la violence bestiale criante des mots fanatiques ; d'autre part, avec la violence bestiale des bombes et des fusils. À travers tous ces bruits hurlant au nom de Dieu, ne parle que le refoulement de Dieu. Pour d'autres, Dieu est devant, dans l'avenir. Il est un rêve que l'on fait, pour cette terre ou pour un autre monde. Les deux représentations de Dieu ont en commun de passer et de parler à côté de l'aujourd'hui. Nostalgie et utopie, comprises ainsi, ne sont pas prophétie, ne sont pas annonce de Dieu aujourd'hui. C'est la fuite loin de l'aujourd'hui, la fuite loin de l'aujourd'hui de Dieu, de sa réalité d'aujourd'hui qui, elle, seulement, ouvre l'accès au passé et au futur.

« Mon Dieu, mon Dieu » : deux fois, le psalmiste appelle Dieu avec comme résultat la constatation de son absence : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Le Dieu des Pères, le Dieu de son enfance n'est plus qu'un Dieu su ou pensé, un Dieu qui, parce qu'il est Dieu, doit être tel ou tel. Ainsi le Dieu derrière et le Dieu devant de beaucoup de nos contemporains est un Dieu pensé et imaginé. Ce Dieu-là, Jésus l'a rencontré au désert dans sa tentation après son baptême et déjà là, il a vaincu cette image, cette représentation de Dieu. À la croix, il l'a rencontrée encore une fois et l'a encore et définitivement déposée, avec ce mot du psalmiste. La constatation du délaissement de Dieu est la constatation de la fin de cette représentation de Dieu, et le témoignage d'un Dieu tout autre et vivant.

Oui, Dieu peut mourir, cela veut dire : nos représentations de Dieu peuvent mourir, elles peuvent ne plus nous porter dans les changements que nous vivons. Elles peuvent donc être abandonnées puisqu'elles ne sont pas des représentations du Dieu vivant. Cela s'est passé en notre temps d'une manière marquante, comme cela peut être vécu dans chaque vie humaine, là où quelqu'un est vraiment vivant. La mort de Dieu est toujours douloureuse à celui pour qui meure son image de Dieu. « Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu abandonné ? » L'athéisme prend sa source dans une mort de Dieu ainsi comprise. Pour notre psalmiste, la mort de la représentation que l'on se fait de Dieu l'amène en fait vers le Dieu véritable. La véritable foi dans le Dieu vivant ne supprime pas l'épreuve de l'absence de Dieu mais nous aide à exister en elle.

Et ceci alors – c'est la *troisième phase* du travail de cette perlaboration du vécu humain de la détresse – grâce à la prière comprise comme une *plainte*. Le psaume 22 commence comme un psaume de plainte. La plainte se déploie en un cri de demande (v. 12) : « Ne reste pas loin de moi » et se termine avec un chant de louange (v. 22b-23) : « Tu m'as répondu ! Je vais te louer en pleine assemblée ». Mais la demande et le remerciement arrivent à travers la plainte. Au début de la prière, il y a la plainte ; pas le fait de se plaindre, de se lamenter, ce qui veut dire tourner autour de soi-même, mais la plainte dirigée vers Dieu.

Arrivons-en à la *conclusion*

Le psaume 22 commence avec un cri vers Dieu. Ici, quelqu'un crie vers Dieu. Nous avons entendu des cris sous forme animale : des cris incapables de mots et pour cela, des cris destructeurs. Le cri vers Dieu du psalmiste est autre : il est parlé ; après avoir nommé sa détresse, après l'avoir reconnue comme détresse de l'abandon de Dieu, après l'avoir honorée, son cri vers Dieu devient prière. Son cri vers Dieu est prière et avec cette prière, le mot fondamental « Dieu » – « mon Dieu, mon Dieu, Eli, Eli » – se transforme dans le nom de « Seigneur-Adonai » : (v. 20/23) « Mais toi, *Seigneur*,... je vais dire ton *nom*... ». Dans le vécu de sa détresse extrême, le priant fait l'expérience d'un Dieu qui devient autre. Chez le prophète Jérémie, il est dit : « Je ne serais que le Dieu de tout près – oracle du Seigneur – et je ne serais pas le Dieu des lointains ? » (Jér 23, 23). Le Dieu qui se retire de sa proximité, le Dieu qui nous délaisse, qui s'éloigne de nous, le Dieu caché alors : dans la détresse humaine perlaborée du psalmiste, puis à la croix de Jésus, ce Dieu se montre d'une tout autre proximité que celle qui avait été imaginée. Dieu est *Seigneur* non à côté de la réalité, mais *dans* la réalité. Il l'est dans son impuissance de Dieu, dans l'abandon de sa déité imaginée, à travers cette impuissance et pas à côté d'elle. Du cri vers Dieu du psalmiste à cause de son délaissement ne jaillit pas le nihilisme mais du délaissement traversé, et du nihilisme traversé, jaillit une nouvelle foi en Dieu, la foi au *Seigneur*.

Regardons maintenant à nouveau sur la croix, Jésus qui, d'après Matthieu et Marc, à la neuvième heure, c'est-à-dire au moment de mourir, a poussé ce cri vers Dieu. Les deux évangélistes disent que c'était un cri – « Jésus a crié d'une voix forte » – et Matthieu précise d'une manière presque *imperceptible*, que ce cri était un cri d'élévation – littéralement : Jésus éleva un cri. Certes *étrange* : c'est comme chez un nouveau-né. Est-ce que mourir est alors une naissance ; est-ce que l'abandon de Dieu est alors l'heure de la naissance de Dieu en tant que Seigneur vivant ?

Le cri vers Dieu en tant que cri de naissance.

Maintenant recommence la vie d'une manière *neuve*, comme prière et travail, et aussi, comme il est dit à la fin du psaume, en tant que fête, comme nous allons le vivre dans le repas de d'action de grâces qu'est l'eucharistie. (Que, aujourd'hui nous venions ou pas à la communion, la table du Seigneur est, au centre de la prière et du travail de notre vie, anticipation de la vie du monde à venir.)